

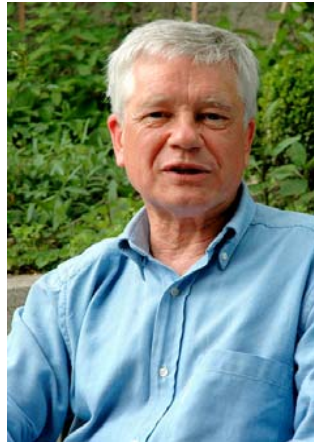
Où va l'éducation socioculturelle ?

Repères, tendances et enjeux

avec

Patrick DUSSAUGE et Jean-Pierre MENU,

Inspecteurs de l'E.S.C.



En 1990, l'Enseignement Agricole comptait 220 professeurs d'éducation socioculturelle. En 2006, il en compte un peu plus de 525 sur le terrain (non compris les professeurs affectés en administration centrale.) Sur le terrain, précisément, les deux « anciens » professeurs d'E.S.C, devenus inspecteurs de la discipline, Patrick DUSSAUGE et Jean-Pierre MENU, sont idéalement placés pour percevoir, in vivo, les évolutions du métier et les enjeux de l'éducation socioculturelle. Depuis 1990, les deux inspecteurs ont été appelés - en lien avec les enseignants - à écrire ou à réécrire les référentiels de la profession.

Ils sont également chargés de l'écriture des épreuves des



concours de recrutement et de l'organisation de ces derniers, en accord avec les présidents de jury. Patrick DUSSAUGE et Jean-Pierre MENU précisent quelques repères et quelques perspectives, au fil de la conversation.

Des phares et des balises :

Depuis sa création en 1965, l'éducation socioculturelle a été jalonnée de circulaires, qui, selon Patrick DUSSAUGE, « faisaient surtout le point sur le travail. La dernière datait de 1979 et n'avait plus grand-chose à voir avec la réalité du métier. » La très attendue circulaire du 21 mars 2006, a été très bien accueillie par la profession. Jusque-là, pour exercer dans une relative cohésion, « les profs d'E.S.C faisaient référence à quelques écrits de l'inspection ou de l'ENFA, à des recommandations pédagogiques ou à des orientations annexées aux documents du concours de recrutement. » dit Jean-Pierre MENU. Ces orientations ont été reprises dans le dernier référentiel, qui constitue, aux yeux des deux inspecteurs, « un document contractuel fondamental ». Ce « référentiel professionnel du professeur d'éducation socioculturelle » réaffirme, en tout premier lieu, que l'E.S.C a trois grands objectifs interdépendants : L'éducation à l'environnement social et culturel, l'éducation artistique et l'éducation à la communication humaine, à l'autonomie et la coopération. Patrick DUSSAUGE détaille : « On retrouve l'éducation à l'environnement social et culturel, dans tous les niveaux de formation, de la 4^e-3^e au BTS ; ça passe, par exemple, par l'éducation aux médias. L'éducation du regard par rapport aux médias écrits ou audiovisuels, à l'image, c'est vraiment un champ particulier de l'E.S.C qui n'existe nulle part ailleurs sous cette forme systématique. »

À la fin des années 80, Jean-Pierre MENU et Patrick DUSSAUGE appelaient de leurs vœux un renforcement de l'ambition culturelle des professeurs d'ESC. Ils eurent la possibilité d'impulser ce « recentrage culturel » alors que Bertrand HERVIEU était président du jury de recrutement (de 1990 à 1995). « Il fallait affirmer la compétence des profs en termes de contenus, de savoirs et de savoir faire dans le champ culturel, alors que les dernières formations à l'INPSA¹, mettaient l'accent sur le développeur local, dans sa dimension socio-économique. Cette dérive-là, on a voulu la corriger. Bien évidemment le recentrage culturel a été caricaturé : Les inspecteurs, ils veulent tout mettre sur l'artistique ! a-t-on entendu, avec l'habituelle confusion entre culturel et artistique... » s'amuse Patrick DUSSAUGE. Il est vrai qu'à la même époque, le Ministère de la Culture proposait des dispositifs d'accompagnement d'une haute exigence artistique, fraîchement accueillis par l'Éducation Nationale. Le Ministère de l'Agriculture bénéficia alors d'un partenariat privilégié avec le ministère de la culture. La convention et les protocoles Culture/Agriculture perdurent et multiplient leurs « déclinaisons régionales ».

Une navigation méthodique entre l'enseignement et l'animation

Jean-Pierre MENU a bien connu- en tant que professeur - la navigation à vue de l'éducation socioculturelle des années soixante-dix : « J'ai vécu les heures de présence obligatoire, l'absence de programmes et les élèves qui venaient en ESC pour récupérer leur force de travail... » C'est avec soulagement qu'il a vu apparaître « des contenus académiques qui n'étaient pas pris en charge par les autres disciplines et qui devaient faire l'objet d'apprentissages systématiques : L'éducation aux médias, les moyens de diffusion de la culture, la communication interpersonnelle... sur lesquels notre action s'est fondé, avec des enjeux très forts, la citoyenneté et la culture. » Pour Patrick DUSSAUGE : « Aujourd'hui, le professeur d'éducation socioculturelle est un enseignant comme un autre. Bien qu'il mette en œuvre des programmes qui ne pourraient pas l'être par d'autres professeurs dans l'enseignement agricole ou ailleurs. Le « prof de socio » a des obligations en termes d'évaluation, comme n'importe quel professeur. Il garde quand même – et c'est son originalité – un statut d'animateur, une fonction d'animation qui le différencie des autres profs. Quand le professeur d'ESC est dans une pédagogie de projet, il est en retrait par rapport aux élèves. Il intervient plus comme un animateur. Quand ce même prof - dans le cadre de sa fonction animation – anime un atelier théâtre, il apporte également des connaissances et un savoir faire de professeur. » Jean-Pierre MENU approuve et abonde : « Il est important de préciser que notre objectif n'est pas d'enfermer l'ESC dans

- **ENSEIGNEMENT** : le professeur d'E.S.C. intervient à tous les niveaux de formation, dans les différentes sections de préparation aux diplômes délivrés par l'enseignement agricole, tant dans les modules généraux que les modules professionnels Il est responsable pour son domaine de compétences des activités de formation inscrites dans les référentiels. Les domaines de références académiques relèvent des disciplines suivantes : l'éducation artistique et les arts appliqués d'une part, les sciences humaines et sociales d'autre part (telles que la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie, la psychologie sociale, les sciences de l'information et de la communication).

- **ANIMATION** : comme animateur de la vie sociale et culturelle, il exerce sa responsabilité en lien permanent avec la communauté éducative. Il élabore en concertation le projet d'animation et de développement culturel, dans le cadre du projet d'établissement, en cohérence avec les objectifs généraux inscrits dans les référentiels d'éducation socioculturelle. Dans le cadre de son service d'animation, le professeur d'E.S.C. agit aussi auprès de l'association socioculturelle des publics en formation, selon les termes de la convention passée entre celle-ci et l'établissement.

(Ext. Circulaire DGER/SDEPC/C2006-2002 – Les missions : point 1.1.4)

¹ Institut National de Promotion Supérieure Agricole

une discipline. Il y a des méthodes très spécifiques, il y a la pédagogie du projet et puis il y a les passerelles entre la formation, l'enseignement et l'animation. »

Jean-Pierre MENU caricature à dessein l'évolution des missions de l'ESC : « Il y a 15 ans, quand un prof d'ESC accompagnait une équipe en stage d'étude du milieu, c'était pour organiser le groupe, apporter les crayons feutre, faire une photo, prendre des contacts, s'occuper de l'organisation générale quoi ... » Patrick DUSSAUGE renchérit : « Tout le monde était content, mais aujourd'hui, quand il y va, c'est pour mettre en évidence les enjeux sociaux et culturels du milieu à découvrir. »

À la recherche d'un cap commun

Les enjeux actuels

Le contexte socioculturel d'aujourd'hui est cependant bien différent de celui qui a présidé à la création de l'éducation socioculturelle en 1965. L'accès du monde rural à la culture s'est diversifié et la diffusion d'une culture de masse homogénéise les pratiques des jeunes urbains et ruraux. La vie scolaire est plus ouverte ; les temps libres des jeunes au sein de l'établissement sont plus restreints ; cependant le rôle éducatif de l'internat est réaffirmé.

La place de l'éducation socioculturelle dans le système éducatif agricole garde toute sa légitimité compte tenu du rôle fondamental joué par la culture dans le développement et des enjeux de l'apprentissage de la citoyenneté.

La société dans son ensemble, et le monde agricole et rural en particulier, subissent des mutations culturelles d'une ampleur exceptionnelle. Les campagnes, les paysages, les produits de l'agriculture, l'alimentation font l'objet d'une demande sociale pressante de qualité, et sont revendiqués comme des biens communs, modifiant les rapports villes/campagne. Les questions autour du vivant (bioéthique, biodiversité) bouleversent le rapport à la nature. La mondialisation brouille les repères et remodèle les identités culturelles. La société multiculturelle ne se développe pas sans tensions et des menaces pèsent sur les valeurs humanistes. L'apprentissage de la citoyenneté à l'école devient primordial et l'éducation socioculturelle doit plus que jamais y prendre sa part, dans le cadre de la politique générale de la vie scolaire.

« Apprendre à regarder par-dessus la haie » avec la vision la plus large possible, contribuer à accompagner les changements sociaux et culturels par la formation des acteurs font partie des missions essentielles de l'éducation socioculturelle.

Les deux inspecteurs s'accordent sur la nécessité d'asseoir le service d'animation sur des réalités et des attentes mieux partagées. À commencer par les indispensables bonnes relations entre le proviseur et le professeur d'éducation socioculturelle, qui dépendent beaucoup de la levée des malentendus sur le « tiers-temps », le service d'animation lui-même et sa « rentabilité » à l'échelle de l'établissement.

La singularité du métier d'ESC rend plus exigeante encore la lisibilité de ses missions et de ses objectifs. Patrick DUSSAUGE et Jean-Pierre MENU ne ratent jamais une occasion de préciser le cap à tenir. Le projet d'établissement² peut désormais mettre en exergue un projet d'animation et de développement culturel (PADC) conçu par les professeurs d'éducation socioculturelle, certes, mais en concertation avec la communauté éducative, au bénéfice de l'EPLEFPA³ et de son territoire (cf. point 2.1 du référentiel). Ce véritable programme annuel, approuvé par le Conseil intérieur, est paré de toutes les vertus : fédérer les projets, préciser les tâches de chacun, préciser les moyens... La circulaire nouvelle y fait explicitement référence. Nul doute qu'il s'agisse là d'un chantier majeur qui mobilisera la profession et l'inspection d'ESC dans les mois et les années qui viennent.

Le recrutement et ses enjeux

« Nous voulons recruter des gens qui ont une sensibilité, une culture, une formation artistique, et en même temps, une ouverture sur le champ sociologique et anthropologique ... Des compétences et une passion, selon Bertrand HERVIEU. » avance Jean-Pierre MENU. Le concours externe est le mode de sélection majeur. Depuis plus de 10 ans près de 400 personnes, toutes détentrices, au minimum, d'une licence (ou équivalent), se soumettent chaque année en février à

deux épreuves écrites : « Une en sciences sociales, une dissertation ; et une deuxième qui est un projet écrit d'éducation artistique. ». En mai, les postulants sélectionnés testent leur motivation en animation, face à 7 ou 8 personnes sous un feu roulant de questions. Une dizaine de professeurs stagiaires seront retenus... Ces gens viennent en majorité des sciences humaines, dit Patrick DUSSAUGE, et ils vont apporter le sang neuf attendu... Ils sont souvent surdiplômés et ont déjà une expérience dans la presse, l'information, la communication et les arts, bien sûr. C'est dire qu'en plus de leur formation universitaire ils sont passés par l'éducation populaire. » Jean-Pierre MENU constate avec plaisir, depuis plusieurs années, que ces professeurs seront « très en prise avec les missions de l'enseignement agricole » et qu'ils s'investiront volontiers dans la coopération internationale, dans l'animation et le développement des territoires, dans l'insertion sociale... Circulaire à l'appui, il semblerait que, pour la grande majorité de la communauté éducative, « l'évolution du métier et son assise sur de vraies compétences sociales et culturelles » soient désormais solidement établies.

Propos recueillis par Didier ROUSSELLE

« Dans le nouveau bac techno, l'ESC tient une place importante, à la fois dans l'enseignement général, dans le tronc commun général, dans le tronc commun agricole et dans le tronc commun spécifique. Dans le tronc commun général, on travaille en pluridisciplinarité (avec le français) pour l'éducation artistique aboutissant à un CCF* bi disciplinaire sur des problématiques associant une œuvre artistique et une œuvre littéraire (l'ESC apportant l'œuvre artistique autre que littéraire). L'ESC participe à la matière M5 (Sciences humaines et monde contemporain) avec un CCF spécifique ESC. Dans le tronc commun agricole, l'ESC intervient sur l'approche sociale et culturelle du fait alimentaire. Et puis on intervient en pluridisciplinarité dans les espaces d'initiative locale technologique par exemple, avec les techniques de l'aménagement en « méthodologie du projet » sur des projets d'aménagement pris en charge par les élèves eux-mêmes. Ou un espace d'initiative locale lié aux services en espace rural une approche des lieux et des formes de la sociabilité en milieu rural, par exemple... Et sur beaucoup de travaux interdisciplinaires. » (Jean-Pierre MENU)

² circulaire DGER/SDEPC/C2005-2015 relative aux projets d'établissement.

³ Établissement public local de formation et d'enseignement professionnel agricole

Une ambition pour l'éducation socioculturelle

Entretien avec Joël TOREAU

Formateur en éducation socioculturelle - ENFA



(Joël TOREAU – photo Didier ROUSSELLE)

Joël TOREAU découvre l'enseignement agricole en 1975, comme beaucoup de contractuels, à la faveur d'un remplacement en français... Littéraire et « théâtral », il se voit proposer, tout à trac, un poste de professeur d'éducation socioculturelle... Il sera séduit tout autant par ce métier nouveau que par la formation qu'il recevra à l'INPSA¹ : « On a profité d'une formation vraiment extraordinaire, en deux ans, avec des parcours obligés et des parcours optionnels. On faisait des choix avec l'idée qu'on était déjà en train de se construire, par rapport à un métier... Les formateurs ont su nous mettre en situation d'apprentissage et on a vraiment pu étendre le champ de nos compétences. » Sa carrière de « prof de socio » le conduira successivement, à Amiens, à Châteauroux et à Venours, de 1985 à 1998, riche époque pendant laquelle il créera RURART avec Monique Stupar, participera à la mise en place du réseau national d'action culturelle, dont il sera l'animateur pendant 5 ans, et lancera la revue *Champs Culturels*. Aujourd'hui responsable de la formation des professeurs d'éducation socioculturelle à l'ENFA², Joël TOREAU n'oublie rien de sa

formation à l'INPSA, mais il ne se laisse pas gagner par la nostalgie ; il constate simplement que le contexte actuel ne permet plus d'offrir le même cadre de formation à ses professeurs stagiaires et qu'il convient, donc, de s'y prendre autrement...

D.R. : Qu'est-ce qui différencie la formation ESC de celles des autres disciplines ? Peut-on d'abord parler d'une culture singulière ?

Joël TOREAU :

On peut d'abord parler d'une ambition : faire en sorte que l'ESC reste fidèle à son projet d'éducation populaire, qu'elle ne puisse pas être considérée comme « la cerise sur le gâteau », mais comme une part essentielle de la vie d'un établissement. Cette légitimité, on ne pourra l'atteindre que petit à petit, après avoir installé une relation de confiance. Pour y parvenir, la première stratégie d'un jeune prof d'ESC comportera deux volets : d'abord, l'analyse du contexte dans lequel il sera amené à travailler ; ensuite, l'évaluation de ce qu'une action culturelle ou artistique aura pu modifier dans ce contexte. À l'ENFA, les futurs profs d'ESC ont le même parcours que les futurs profs des autres sections. Ils peuvent voir

les préoccupations des collègues d'autres disciplines, puisqu'ils partagent un certain nombre de situations de formation commune, toutes sections confondues.

D.R. : La formation spécifique des professeurs d'ESC passe-t-elle par des programmes invariants, une alternance de cours et de stages ? Est-ce qu'il y a des fondamentaux que chacun se doit d'acquérir ?

Joël TOREAU :

Après les formations toutes sections confondues, il y a effectivement le temps des stages, dans les établissements, avec des conseillers pédagogiques (des profs d'ESC confirmés, choisis par l'inspection), qui prennent bien la moitié de l'année... En gros, je dispose de 10 semaines – quand tout va bien – pour travailler spécifiquement l'ESC et ses trois grands domaines : Éducation artistique, éducation à l'environnement socioculturel et éducation à la communication. Comme il n'est guère possible de recruter des gens qui maîtrisent les trois domaines, on fait en sorte que le concours repère ceux qui ont déjà des compétences dans le champ artistique, là où il faut le plus de temps pour apprendre. Dans l'un des deux autres domaines, on exigera un minimum de compétences. La connaissance de l'image, par exemple, c'est un incontournable, de même que les rudiments de communication personnelle... Autrement dit, je suis quand même obligé de reconstruire quelques fondements...

D.R. : Il y a donc une nécessité d'individualisation de la formation, une grande disparité des niveaux et pas mal de problèmes d'évaluation, non ?

Joël TOREAU :

Oui, dans le temps qui m'est imparti, il y a des incontournables, là où sont souvent les carences les plus criantes. J'ai toujours demandé aux stagiaires de faire un travail de positionnement, d'abord seul, puis en entretien où je les titille sur tel ou tel aspect du métier. On essaie de voir ce qui est acquis, ce qui reste à construire, surtout

lorsqu'ils reviennent de leur premier stage ; ils ont vu travailler les collègues et de nouvelles demandes imprévues apparaissent... Si j'ai déjà des gens qui ont des compétences artistiques et qui savent animer, l'espace d'un an, on va travailler sur les « fondamentaux » ; on va travailler sur la gestion de la classe et les apprentissages et on va exploiter les stages du point de vue de l'animation : qu'avez-vous rencontré comme type d'animation, comme problème ? Etc. On met tout ça en commun pour, par exemple, définir des perspectives d'animation... L'évaluation se fait tout au long du parcours de formation et elle passe, justement, par l'aide au positionnement du stagiaire. Et puis, toute formation est un temps de déstabilisation : il faut en permanence savoir se remettre en question, savoir où l'on en est.

D.R. : La gestion de la classe, l'organisation de la classe... On entre là dans la relation maître à élèves, en cours, dans un face-à-face ?

Joël TOREAU :

Oui, on est à l'école, et il faut que nos élèves apprennent. Il n'y a pas d'éducation sans contenu. Il faut qu'il y ait quelqu'un qui propose, qui construise, qui ait une idée d'apprentissage. La gestion de la classe, la gestion des apprentissages, cela demande un vrai travail. Si je souhaite que mes élèves apprennent quelque chose, je dois être capable de dire ce que je veux qu'ils apprennent et pourquoi. Et que ça ait du sens pour eux, évidemment. Ce qui compte, c'est comment je mets mes élèves en activité ? Comment est-ce qu'ils apprennent ? En ESC, en cours, on a un programme, un référentiel, avec des objectifs à atteindre, des ressources à mobiliser... Au début, certains professeurs stagiaires ne parviennent pas, par peur, à dépasser le cadre qu'ils se sont fixé et qui les emprisonne. Et souvent, dans ce cas, ils « balancent » ce qu'ils ont à dire, ils font leur cours au rouleau compresseur... Mais tout cela, ça se règle...

¹ Institut national de promotion supérieur agricole à Dijon.

² École Nationale de Formation Agronomique à Toulouse

D.R. : Le professeur d'ESC occupe-t-il une place à part et tient-il un rôle particulier, dans son établissement, auprès de ses collègues ?

Joël TOREAU :

D'abord, le « prof de socio » n'existe pas ailleurs que dans l'enseignement agricole et c'est le seul professeur qui exerce, à la fois, dans la classe et hors la classe. Et puis, en découvrant certaines pratiques, au Québec³, j'ai compris que nous remplissions une sorte de mission informelle, qui n'est écrite nulle part, et qui tourne autour de la mise en œuvre pédagogique. Au Québec, il y a un « conseiller pédagogique » (qui n'est pas le proviseur adjoint) et qui est chargé d'accompagner les enseignants et notamment les jeunes. Il organise régulièrement des travaux de formation, de co-formation, des concertations dans les équipes et entre les équipes, etc. Ainsi il favorise l'installation d'une réflexion pédagogique dans l'établissement... Chez nous, il est vrai que dans les équipes pluridisciplinaires, les profs d'ESC sont souvent ceux qui créent du lien, qui mettent en relation... Ce sont eux qui disent : Tiens, le travail qu'on est en train de faire, on pourrait peut-être le socialiser, à travers une exposition, un film, pour le sortir du cadre étroit de la classe, pour en faire une sorte d'événement dans l'établissement ou avec le territoire...

D.R. : Existe-il des dispositifs ou des occasions, où la spécificité de l'ESC donne sa pleine mesure ?

Joël TOREAU :

Avec les inspecteurs d'ESC, nous sommes parvenus à institutionnaliser le Projet d'animation et de développement culturel (PADC), conçu comme un volet du projet d'établissement. C'est l'équipe d'ESC qui est chargée de son élaboration et de sa

mise en œuvre. Mais c'est un travail qui se fait en concertation, en prenant soin de recenser toutes les compétences repérées dans l'établissement, qui pourraient s'employer utilement. Via le PADC, le prof de socio peut légitimement se dire : J'anime un dispositif sans pour autant être le seul à le prendre en charge. Il est ouvert à d'autres personnes. Simplement, il faut que j'en construisse la cohérence, compte tenu des compétences recensées au local, des publics auxquels il s'adresse, du contexte de l'établissement, du partenariat qu'on peut avoir avec l'extérieur, etc. etc. Le PADC c'est le lieu idéal pour définir collectivement la mission de l'école dans le champ socioculturel. C'est une belle ambition, non ?

Propos recueillis par Didier ROUSSELLE

³ Le 15 mai 2006, lors du 74^e congrès de l'ACFAS (Ass. Canadienne Française pour l'Avancement des Sciences) 4 formateurs de l'ENFA : Marie-Claire DAUVISIS, Jean-Marie CHASSAGNE, Jacques MILLOT et Joël TOREAU intervinrent sur le thème « Former des enseignants acteurs de la communauté éducative »



Éducation socioculturelle et partenariat La dynamique du développement des territoires

Entretien avec Pascal FAUCOMPRÉ,
Professeur d'éducation socioculturelle

Pascal FAUCOMPRÉ est chargé de la coordination des actions d'animation territoriales et des actions de partenariat, de l'orientation et du suivi des agents mis à disposition. Il est également chef de projet sur les questions culturelles au Bureau de la mission de l'enseignement agricole pour l'animation et le développement des territoires (BADT) de la Direction générale de l'enseignement et de la recherche.

D.R. pour « Parlons-en » :

Vous travaillez en administration centrale depuis de nombreuses années. Vous considérez-vous encore comme un professeur d'éducation socioculturelle ?

Pascal FAUCOMPRÉ :

Bien sûr que je me considère toujours comme un prof d'E.S.C ! Sans le souvenir de l'exercice du métier et l'expérience du terrain, je ne pourrais pas faire mon travail correctement. Ma sensibilité et ma formation de prof d'E.S.C me servent beaucoup, y compris dans l'approche territoriale ou dans la mise en œuvre de la mission d'animation des territoires. Pour autant, je ne ramène pas tout au métier que je connais. En règle générale, il est très important de ne pas enfermer le professeur d'éducation socioculturelle dans sa spécialité.

D.R. : Le professeur d'éducation socioculturelle est-il habilité à rechercher des partenariats au nom de son établissement ?

Pascal FAUCOMPRÉ :

Il a été formé pour cela. Il cherche, en permanence, à créer des liens avec l'extérieur, à solliciter la collaboration d'artistes, d'institutions et le soutien des collectivités territoriales. Il a donc sa légitimité mais à condition de s'engager avec l'accord de son équipe de direction. Pour lier des partenariats, il est aussi très important que le prof d'ESC ne tourne pas le dos à son établissement et à son équipe pédagogique. Il se doit d'impliquer des collègues des autres disciplines. C'est un gage de réussite. Il convient également

d'impliquer la DRAF (Direction régionale de l'agriculture et de la forêt) et le SRFD (Service régional de formation et de développement) a fortiori quand il est question de développement des territoires.

LES ÉTABLISSEMENTS PARTENAIRES DES PROJETS DE TERRITOIRE

« Si, d'un strict point de vue législatif, la contribution des établissements d'enseignement agricole, publics et privés, à l'animation et au développement des territoires ne date que de février 2005 (Il s'agit d'une des dispositions de la loi sur le développement des territoires), dans les faits, les établissements de l'enseignement agricole sont, depuis de nombreuses années, les partenaires des projets de territoire et les interlocuteurs des acteurs locaux. En effet, les méthodes pédagogiques font très largement appel à la gestion de projet. Les référentiels de formation sont constitués de façon à prendre en compte et à valoriser les caractéristiques du territoire à travers des modules « d'initiative locale », dans les modules d'adaptation régionale (activité de tourisme équestre et de gestion d'une structure touristique), dans des options (diversification et tourisme rural ou animation nature et dans les stages six mois, aménagement et développement rural). En formation continue, dans le Brevet de responsable agricole avec les unités capitalisables (ferme pédagogique et tourisme rural) ou dans le certificat de spécialisation de 600 heures (tourisme vert, accueil en milieu rural). Les établissements d'enseignements agricoles sont donc des partenaires privilégiés de tous les projets de territoire comportant un volet adaptation des qualifications aux attentes du bassin

d'emploi. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ils ont été présentés comme partenaires des pôles d'excellence rurale et qu'une réflexion sur leur implication dans la création de pépinières d'entreprises est en cours »

Jean-Paul MIALOT
Adjoint au Directeur général
de l'enseignement et de la recherche



(Extrait de l'allocution d'ouverture du colloque « Développement culturel, enjeu artistique et projet de territoire » ENESAD, Dijon, avril 2006)

D.R. : La convention Culture/Agriculture de 1990 a-t-elle toujours une incidence sur les projets des établissements et sur les choix de vos collègues ?

La convention de 1990 et les divers protocoles et ajustements qui l'ont précédée et suivie, constituent toujours des points de repère essentiels et un soutien évident quand il s'agit de développement artistique et culturel. La diffusion de l'art contemporain, le spectacle vivant, la valorisation du patrimoine... lui doivent beaucoup. Cela dit, dans le champ de l'éducation artistique et culturelle, nous avons toujours eu des difficultés à nous faire reconnaître, face à l'Education Nationale. La convention nous est encore très utile sur ce plan. Mon travail a parfois consisté à pointer les avancées initiées par la Culture et l'E.N. et pour faire en sorte que nous puissions en bénéficier également. Chaque fois que nous avons été « oubliés », nous avons produit un texte pour nous rappeler au bon souvenir des deux ministères. Pour autant, le ministère de la Culture nous a toujours tenu en grande estime. Il trouve que nous avons un ancrage territorial très intéressant et que nos dynamiques éducatives sont très

originales. Notre partenariat est fondé là-dessus.

D.R. : La convention Culture/Agriculture s'accompagne-t-elle de subsides ?

Pascal FAUCOMPRÉ :

Il n'a jamais été question d'argent au plan national. Ce sont les déclinaisons régionales de la convention (21 à ce jour) qui génèrent des moyens en mettant à contribution, les collectivités territoriales, la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles), la DRAF-SRFD. En cette période de vaches maigres, la parité n'est pas souvent atteinte. La plupart des DRAC tirent la sonnette d'alarme...

« La convention Culture/Agriculture a le mérite de situer l'éducation artistique et culturelle dans un contexte global dont nous retirons chaque jour les bénéfices. Mais il ne faut pas oublier qu'en parallèle, les montées en puissance de la décentralisation, de la déconcentration bouleversent fondamentalement les dynamiques, entraînent une vaste recomposition des territoires, une émergence de nouveaux échelons territoriaux et, en fin de compte, une façon différente de travailler. Cela demande à chacun de s'adapter tout en acceptant de « s'ouvrir ». La menace vient de ceux et celles qui ont peur de concevoir, de partager et d'expérimenter avec des partenaires. Accepter cette ouverture c'est être garant d'un dynamisme à court, moyen et long terme qui sera à l'origine de synergies bénéfiques. Mais pour assurer la réussite des démarches partenariales, il appartient à chacun de prendre le temps de se connaître, avant de chercher à construire. »

Jean-Paul MIALOT
Adjoint au Directeur général
de l'enseignement et de la recherche

(Extrait de l'allocution d'ouverture du colloque « Développement culturel, enjeu artistique et projet de territoire » ENESAD, Dijon, avril 2006)

D.R. : Le partenariat doit-il nécessairement dépendre des réseaux d'un territoire donné ?

Pascal FAUCOMPRÉ :

Les réseaux thématiques, techniques puis transversaux se sont considérablement développés durant ces quinze dernières années. Un partenariat bien conçu s'appuie nécessairement sur des réseaux existants, et dans certaines conditions, il en génère de nouveaux . Par exemple, quand l'éducation à la santé s'allie à l'éducation artistique et culturelle, le ministère de l'agriculture, le ministère de la culture, la Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie (MILDT) et la caisse centrale de la Mutualité Sociale Agricole (MSA) peuvent s'unir pour coproduire sur le territoire national (y compris les DOM), pour les lycées agricoles publics et privés, des projections de films consacrés aux discriminations, suivies de « leçons de cinéma » données par les réalisateurs invités. En 2007, ce partenariat fécond entrera dans le cadre d'un projet national de lutte contre toutes les discriminations, intitulé « Faisons campagne à la campagne ! ». C'est ma collègue Eve LE QUANG, professeur d'éducation socioculturelle¹ au BVSEI qui coordonne cette opération. A la DGER, il va de soi que nous collaborons, Eve et moi, sur ce genre de projet.

Propos recueillis par Didier Rousselle

¹ chargée d'éducation à la santé, la citoyenneté et de l'éducation artistique et culturelle. Bureau de la vie scolaire, étudiante et de l'insertion (BVSEI)

RURART Un réseau bien enraciné



Une belle idée folle

C'est à Monique STUPAR, professeur d'éducation socioculturelle, que nous devons cette superbe idée aux apparences déraisonnables : Installer un espace d'art contemporain, dans l'enceinte du lycée agricole public Xavier Bernard, non loin de Venours, une bourgade située à une trentaine de kilomètres de Poitiers. Soutenus, dès la fin des années 80, par l'équipe de direction du lycée et les services de la DRAF Poitou-Charentes, Monique STUPAR et ses collègues ESC d'alors, Joël TOREAU¹ et Claude BENOÎT-GONIN² prirent bien soin d'intéresser nombre de partenaires régionaux, à commencer par les 14 établissements publics d'enseignement agricole de Poitou-Charentes. C'est sur un véritable réseau d'action culturelle, cimenté par la collaboration et la mutualisation, soutenu par la fondation Xavier Bernard, que RURART trouva son assise. Le Conseil Régional, les services régionaux de l'Éducation Nationale et du ministère de la culture, ne tarderont pas à manifester un vif intérêt pour le réseau RURART, son espace d'art, puis son espace culture multimédia (ECM Rur@rt). Dès 1991, une déclinaison régionale de la convention culture-agriculture officialisait le fonctionnement du réseau culturel et artistique. En 1995, l'espace d'art était officiellement inauguré avec l'exposition « Saveurs, délices, et arts : un parcours des sens... » En 1999, sous l'impulsion de Claude BENOÎT-GONIN, l'espace

culture multimédia, labellisé par le ministère de la culture, voyait le jour. Depuis lors, l'ECM Rur@rt est un lieu de découverte et d'initiation aux usages et aux outils du numérique. En 2004, Monique STUPAR tirait sa révérence et laissait à Arnaud STINES – professeur d'éducation socioculturelle, lui aussi – le soin de poursuivre l'aventure.

L'art de se poser quelque part



À l'enseigne de « l'arbre bleu³ » logent l'Espace d'art contemporain et l'ECM Rur@rt, en bonne intelligence avec le centre de ressources de l'EPL Xavier Bernard. Cet arbre étrange, sorti de la forêt voisine de Saint-Sauvant est devenu, en quelque sorte, le totem du lycée. Au-delà du parking, des champs s'étendent à perte de vue. Dans le pré tout proche, huit génisses Prim'Holstein ne changent en rien leurs habitudes et broutent paisiblement. Nous sommes bien dans la campagne poitevine. Pour autant, nul ne peut douter qu'il faille des espaces spécialement équipés et bien des compétences professionnelles, pour que la rencontre entre des œuvres d'art et des



publics puisse s'opérer dans les meilleures conditions. Arnaud STINES, le directeur de RURART met l'accent sur le caractère

indissociable de la triade Espace d'art contemporain / Réseau d'action culturelle / Espace culture multimédia : « Ces trois pôles forment l'entité RURART et permettent d'intervenir dans beaucoup de directions différentes, sur l'ensemble de la région, avec les lycées agricoles de Poitou-Charentes. Par exemple, des résidences d'artistes, de la diffusion de spectacles vivants, des expos itinérantes, des ateliers d'initiation à la lecture à voix haute, un festival de cinéma rural, un DVD d'images expérimentales, en partenariat avec le festival Nemo, qui a été diffusé en Poitou-Charentes mais aussi en Languedoc-Roussillon et en Franche-Comté... L'ECM permet d'intervenir dans le domaine des nouveaux médias et de réfléchir à leurs enjeux artistiques et culturels. Notre site web (rurart.org) est avant tout un outil d'éducation culturelle. Actuellement, nous mettons en œuvre un gros projet, ludart.net, qui est un site internet éducatif de sensibilisation à l'art contemporain. »

L'exposition « Circulez, il n'y a rien à voir » est en place depuis le 1^{er} mars 2006 et elle a déjà accueilli plus de 2000 personnes en moins de deux mois. Elle réunit, jusqu'au 30 juin, des œuvres de Ann Veronica JANSSENS, James TURRELL et Sabrina MONTIEL-SOTO. Perdu dans la « sculpture de brouillard » conçue par A.V. JANSSENS, le visiteur n'a guère la ressource de tâtonner, hors de tout repère. Arnaud STINES lui vient en aide : « Cette œuvre sensuelle est à peine matérielle. Impossible à saisir, à voir dans son ensemble, silencieuse, elle invite le visiteur à l'introspection. » Dans une salle adjacente, une expérience nouvelle attend le visiteur nécessairement fasciné et joué par l'illusion d'optique de James TURRELL, cette cavité blanche prise pour un objet suspendu. La projection vidéo sur des supports inhabituels et la stéréoscopie, tendent de nouveaux lieux, dans l'attente des rencontres virtuelles imaginées par Sabrina MONTIEL-SOTO.



Hélène GRISONI, la médiatrice culturelle, évoque la progression significative des visiteurs individuels, hors scolaires, sur cette dernière exposition. Elle

revient sur la transversalité de RURART : « On n'a pas cloisonné ; le réseau dans son coin ; l'ECM de l'autre... » Quand l'ECM anime un atelier, le mardi soir, au collège de Lusignan, l'animateur s'arrange pour travailler sur l'exposition en cours... Lors du dernier Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (FESPACO), l'ECM mettait en ligne, au quotidien, les carnets de voyage du groupe d'élèves présent au festival, et touchait une audience considérable. Pour Arnaud STINES, « Un ECM c'est un outil d'éducation populaire. D'ailleurs on va aller dans cette direction à la rentrée. « Nouveaux médias, outils d'éducation populaire » sera le thème d'un colloque que Rurart organisera avec la direction régionale de la Jeunesse et des Sports, le 24 octobre prochain. » Le jeune directeur est persuadé que l'on peut mener une action d'éducation populaire à partir de l'art contemporain. Pour lui, tout est question de posture et de médiation : « Je pense que RURART a hérité des valeurs qui fondent l'éducation socioculturelle »

¹ Devenu, en 1998, le responsable de la formation des professeurs d'éducation socioculturelle à l'École Nationale de Formation Agronomique (ENFA) à Toulouse

² Exerce toujours en région Poitou-Charentes, au lycée agricole de Chasseneuil-du-Poitou tout en assumant la responsabilité de l'ECM Rur@rt.

³ une œuvre réalisée, en résidence, par Jack BENG TI, en 1998



Claude, le sage et l'image.

Claude BENOÎT-GONIN,
professeur d'éducation socioculturelle.

À l'instar de ces vins italiens délicatement « spumante », qui pétillent juste assez pour éveiller les papilles et la curiosité, Claude n'est jamais tout à fait tranquille. Il tient, d'abord, à rester vigilant pour s'assurer que vous êtes à l'aise. Il entend bien, aussi, garder une légère effervescence malicieuse, car, chez Claude, l'humour est un état d'esprit. Vous l'aurez compris, Claude BENOÎT-GONIN est un hôte prévenant, gai et chaleureux. La conversation s'engage dans la salle d'exposition du Lycée Professionnel Agricole Régional Grand Pont, à Chasseneuil-du-Poitou, au milieu des œuvres prêtées par le Fonds Régional d'Art Contemporain (FRAC) Poitou-Charentes. Claude aime l'éloquence silencieuse des mises en scène et des installations, familier qu'il est, des

productions du réseau RURART¹ et de l'Espace Culture Multimédia (ECM) qu'il anime et dont il a co-instruit le dossier de création. Claude est un professeur d'éducation socioculturelle formé à l'INPSA² et qui exerce en région Poitou-Charentes depuis le début de sa longue carrière. Quand il parle de lui, de ses aptitudes ou de son parcours, ce fils d'instituteur du Jura n'est guère complaisant. Il emprunte volontiers à Marcel PAGNOL, la réplique cinglante qui le dépeindrait cruellement (et qui le fait bien rire) : « *Tu n'es pas bon à rien, tu es mauvais en tout.* »³ On se dit que l'humour de Claude n'a d'égal que sa modestie et qu'il s'amuse à forcer le trait... Mais, le bonhomme persiste, convaincu : « Il y a un côté touche-à-tout chez le « prof de socio ». Bien sûr, on a des dominantes, un secteur sur lequel il est bon d'être un peu plus à l'aise, pour se tenir debout. Mais je n'ai pas envie d'être un spécialiste et en même temps, j'en ai envie... J'aurais même envie d'être spécialiste de tout, mais comme ce n'est pas possible, ça m'oblige à être un spécialiste de rien, c'est-à-dire un touche-à-tout. En fait, en voulant être un peu bon partout... on est nécessairement un peu mauvais en tout... Oui, je sais, c'est très frustrant... » (Il rit) Claude fut d'abord un passionné de cinéma d'animation. Il en fit le thème de son mémoire de sortie de l'INPSA, ce premier creuset de formation des ESC : « J'ai passé deux ans à l'INPSA... Fallait-il qu'on soit c.. pour faire en deux ans ce que l'on fait maintenant en quelques semaines... » (il éclate de rire) « Non, blague à part, on a reçu là une véritable formation et je l'ai vécue comme une vraie expérience humaine. » et Claude de souligner au passage, que ses collègues d'alors

¹ *Établissement public d'action culturelle - Réseau régional d'action culturelle, espace d'art contemporain, espace culture multimédia installé au Lycée Agricole Xavier Bernard à Venours.*

² *Institut National de Promotion Supérieure Agricole créé par Paul Harvois à Dijon*

³ *« Le Schpountz » (de Marcel Pagnol – 1938)*

pouvaient bénéficier de 3 ou 4 stages de formation continue par an...

Présumé montagnard, posé en Poitou depuis longtemps, Claude regarde sa trace avec tendresse. Deux figures tutélaires s'avancent : Le grand-père paternel, un jurassien, artisan lapidaire, « qui travaillait à façon et qui taillait plutôt la pierre pas très précieuse... » et le grand-père maternel d'origine italienne, pâtissier confiseur et compagnon du tour de France : « Il avait un côté vieux pape dans son four. En même temps, il nous traitait de façon extrêmement douce. Il avait le coup de pied au cul affectueux... Une partie des choses auxquelles je crois vient de cet homme-là. » Claude BENOÎT GONIN fait autorité dans le métier à l'instar de « vieux » complices comme Jean-Paul ACHARD et Joël TOREAU, qu'il évoque et invoque avec une amitié pleine de tendresse. Conseiller pédagogique des professeurs stagiaires de l'ENFA, comme nombre de ses confrères chevronnés, Claude laisse volontiers pointer ici une indulgence contrôlée ; là, une pique virulente à l'adresse des « profs gourou » ; plus loin, une courte lamentation sur sa « croix » : le perfectionnisme. Mais le militant associatif s'enflammera, de nouveau, dès qu'il sera question d'analyse des médias : « Le boulot de l'école, ce n'est absolument pas d'apprendre aux gamins que ce qu'ils regardent, c'est des conneries ! Il faut leur donner des instruments qui leur permettent de prendre conscience de ce qui leur va et de ce qui ne leur va pas ! De ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas !... Construire des outils, mettre en place des dispositifs, ça c'est un vrai travail de profs. Notre métier, c'est ça, pas autre chose. Moi, je veux comprendre. Et exercer notre métier, c'est s'efforcer de rendre le monde intelligible » Quand il aborde les questions d'éthique et de déontologie, Claude sait mettre une sourdine à la dérision : « Pour faire ce boulot, il faut aimer les mômes, aimer les gens. On ne peut rien bâtir sur une frustration. Je me sens en position d'avoir

à m'interroger sur le monde et je pense que le sens critique se forme. Le sens critique c'est une intelligence des choses. » Les images pieuses, les icônes et le prêt à penser n'ont pas fini de faire pétiller le regard de Claude.

Texte et photo : Didier Rousselle

Le quotidien de l'éducation socioculturelle :

En compagnie de Danièle ROUX, professeur d'E.S.C. au LEGTA BEL-AIR de FONTENAY-LE-COMTE.

Les offices de tourisme parlent de « beaux détours » pour qualifier avantagement les coins de campagne épargnés par les grands axes de circulation.

Le LEGTA BEL-AIR de FONTENAY-LE-COMTE, dispose d'un atout non négligeable : Il est installé à la fois, en ville et en pleine campagne vendéenne...



(Lycée agricole Bel-Air de Fontenay-le-Comte – la cour intérieure)

S'il propose toujours des formations dans les domaines habituels de l'agriculture et des sciences du vivant, le LEGTA BEL-AIR affiche sa prédilection pour les métiers de la vente, des services aux personnes, du travail social et de l'animation. Dotée de « trois postes et demi » de professeurs, l'éducation socioculturelle y est bien implantée. Elle contribue bel et bien à élargir l'horizon culturel et artistique de jeunes gens qui se destinent, par exemple, à des métiers de « développeurs culturels » ou à la préparation des concours d'aide-soignant, d'aide à la personne, pour la petite enfance ou les personnes handicapées... Ces qualifications, fort recherchées, ouvriront, avec un baccalauréat professionnel, sur des offres d'emplois dans les communautés de communes.

Une culture de la rencontre :

Professeur d'éducation socioculturelle, **Danièle ROUX** exerce « au Bel-Air » depuis près de vingt ans. Elle aime à faire partager ses élans et ses convictions pédagogiques : « *La communication, c'est très important. Nous devons nous adresser à la fois à l'individu et au collectif. L'adolescent a besoin des autres pour pouvoir grandir et exister. Ses copains le regardent, mais il est aussi confronté à des publics qui vont le déstabiliser à un moment donné. Le professeur d'ESC est là pour mettre en relation, pour provoquer des rencontres et pour les préparer. Si je veux, par exemple, une rencontre véritable entre des élèves et des œuvres d'art ou entre des élèves et des artistes, je vais choisir les artistes qui me touchent, en toute subjectivité... Je préfère la subjectivité à l'opportunisme à tout crin.* » Danièle ROUX ne s'engage pas à la légère. Ses mots, pesés et polis par l'expérience, s'exposent encore et toujours au questionnement : « *Poseur de questions ou poseur de regards. J'aime bien cette expression, poseur de regards.* »



(Danièle ROUX)

Mon guide m'emmène, en premier lieu, au centre de documentation et d'information (CDI), « *le poumon du lycée* », comme elle

se plaît à le qualifier : « *ça respire parce que c'est vivant. C'est un endroit où passe beaucoup de monde. Les documentalistes sont très accueillantes et elles accompagnent les élèves dans leurs recherches documentaires. Et puis, il y a la salle d'exposition « Gaston CHAISSAC »... Une salle continuellement ouverte aux élèves, au personnel du lycée et aux publics extérieurs.* » Dans ce lieu lumineux, partie intégrante du CDI, une exposition dure en général deux mois. **Chantal PAPOT**, documentaliste, y accueille artistes et visiteurs : « *C'est tout à fait agréable. Chacun tient son rôle. Chacun sait ce qu'il a à faire. Avec nos collègues en éducation socioculturelle, on se rencontre pour l'animation de la salle d'expo, pour exploiter le thème annuel, par rapport aux artistes et aux classes qui ont des projets à construire.* » En parlant des affinités qui les réunissent, des cours de documentation et des « heures d'extériorisation » qui lui permettent d'aller à la rencontre des auteurs ou des libraires, Chantal donne à Danièle l'occasion d'évoquer le fameux « tiers-temps », une clé majeure du métier d'ESC : « *Il existe une complémentarité essentielle dans mon emploi du temps, entre mes douze heures de cours et mes six heures d'animation, de médiation, de conduite de projets... L'animation de la salle d'expo, comme les réunions du soir ou les sorties au spectacle avec les élèves, font partie de ce tiers-temps. Dans les cours, on amène un certain nombre de bases et après, il y a une prolongation dans l'animation de projets où il doit y avoir un écho continu.* »

Pour Danièle ROUX, les thématiques aussi précisent la place de l'éducation socioculturelle : « *En fait, au mois de juin, on détermine un thème sur lequel beaucoup de projets de cours et de projets prévus dans l'établissement, vont s'orienter... Par exemple, cette année, c'est « D'où viens-tu, où vas-tu ? » Les profs d'ESC vont mettre en place des projets autour de ça, mais également*

d'autres profs, seuls ou en collaboration avec les profs d'ESC... »

Aller à la rencontre, nouer des collaborations, favoriser la transversalité pour « *sortir de son tiroir* », voilà le credo du « prof de socio » (comme disent les élèves). Danièle est également persuadée que « *la curiosité se forme* » et ne craint rien tant que l'isolement, « *il faut du liant entre les professeurs et il faut encore et toujours expliquer ce que l'on fait, tout le temps...* » C'est dans cet esprit qu'est né **ART'UR Pays de la Loire** (Réseau d'action culturelle des établissements agricoles publics) pour « une action culturelle en réseau sur les territoires urbains et ruraux. » Depuis l'an 2000, un nom, un logo, une charte, unissent 11 établissements du Pays de la Loire et rendent plus lisible l'action de ces lycées agricoles publics. Danièle coordonne le réseau ART'UR où il est question de mutualisation des moyens, des idées et de l'expérience. Elle se souvient avec émotion de ce qu'elle avait vécu, en Poitou-Charentes avec le réseau RURART, « *qui m'avait permis de ne pas m'enfoncer dans mon département et de garder l'énergie de croire toujours à ce que je faisais.* »

La richesse de l'ordinaire :

« *Le quotidien, l'ordinaire, pour moi, c'est de passer d'un projet à un autre, d'un groupe d'élèves à un autre, c'est de s'adapter continuellement, de saisir ces fameuses opportunités. C'est pour ça que je ne travaille pas toute seule. Un jour, je vais travailler avec la prof d'anglais, un autre jour avec la prof de sciences... et toujours sur des projets fédérateurs. Je sais aussi, qu'en contrepartie, je pourrai leur demander de se rendre disponibles, par exemple, pour suivre un élève sur un projet particulier.* » De cours en atelier d'expression, d'expo en réalisation de catalogues, de prospection d'artistes en recherche documentaire, Danièle s'avoue volontiers « papillon » : « *Mais attention, je ne butine pas n'importe comment et je*

choisis mes fleurs. (elle rit) Je m'investis beaucoup dans l'élaboration et dans la construction des projets. Quand les élèves se les approprient alors je m'envole quoi... »

Après quelques précisions apportées au bureau de « la vie scolaire » ; après avoir échangé avec une élève sur un mémoire en retard, Danièle se met en quête du minicar pour emmener sa « troupe » au théâtre municipal : « Nous allons exceptionnellement répéter au Théâtre municipal. Les filles se produisent la semaine prochaine, dans le cadre du festival « L'art à l'école ». C'est un groupe que j'ai eu en atelier d'expression et qui a travaillé une trentaine d'heures avec un artiste, un chorégraphe. On est dans la dernière ligne droite et le groupe a « la trouille ». C'est assez tendu. On va peut-être « s'engueuler ! » (elle rit) » Chacune embarque sa chaise. Les consignes sur la tenue vestimentaire passent de bouche à oreille. Sur la scène du vieux théâtre de Fontenay, les jeunes femmes cachent mal leur inquiétude. Danièle tient bon : « On va le refaire. On dirait que vous avez tout oublié. Les regards ! Il faut vous regarder et rester concentrées. »



(Lycéennes du Bel-Air en répétition danse au Théâtre Municipal de Fontenay-le-Comte)

Les apprenties danseuses se remettent en place. Danièle réitère patiemment ses indications. En définitive c'est le professeur d'ESC qui chemine sur son fil, en équilibre instable : « Je me demande tout le temps si j'ai raison. Pourquoi les élèves nous feraient-ils confiance ? Et puis les applaudissements arriveront la semaine prochaine. Là je leur dirai : N'oubliez pas que c'est l'école qui vous a permis ça ! Ce n'est pas parce que l'école est malmenée, parce que l'adolescence est malmenée

qu'il ne faut pas transmettre le plaisir d'apprendre. »

Textes et photos : Didier Rousselle

Regards croisés de quelques « Bel-Airiens » sur l'Éducation socioculturelle :

Virginie GENESTE, enseignante en sciences biologique et microbiologie, se félicite de pouvoir mettre en œuvre les techniques de communication : « On a eu l'occasion de travailler avec l'ESC, à plusieurs reprises et avec différentes filières... Dans le module « Découverte et gestion des laboratoires », on a bloqué quelques heures pour travailler ensemble, les techniques de communication, pour aboutir à une restitution orale et écrite avec une classe de BTS. Il s'agit d'un vrai projet commun qui va au-delà de la pluridisciplinarité ; un projet conçu et mené ensemble. Pour moi c'est une évidence, l'éducation socioculturelle c'est le plus qu'apporte l'enseignement agricole et qui le différencie de l'Éducation Nationale. »

Pour **Monique VINET**, professeur d'anglais, les étudiants en BTS Analyses agricoles biologiques et biotechnologiques (ANABIOTEC) n'ont pas été préparés à l'anglais scientifique et ils n'auront que quelques heures à consacrer « à l'anglais véhiculaire dont ils auront besoin tous les jours et à l'anglais scientifique qui paraît primordial pour un scientifique. » Afin de pallier les carences les plus criantes, un MIL (Module d'Initiative Locale) intitulé « S'ouvrir à l'Europe » a été monté : « Pour la partie scientifique, je vais voir les collègues des matières concernées, je vais travailler avec eux en labo, pour aller au plus près de la réalité quotidienne. Pour la partie culturelle, je m'entends avec Danièle ROUX. Cette année on a travaillé sur les représentations de l'Europe, sur l'idée qu'on s'en fait, sur les stéréotypes... On aime bien travailler à plusieurs ; on va dans le cours de l'un, de l'autre, et si les élèves trouvent ça un peu bizarre (surtout ceux qui découvrent l'enseignement agricole) en fait, ils s'y font rapidement »



Coralie, Laurene et Sandrine préparent un baccalauréat professionnel.

Pour **Sandrine CHAUVIÈRE**, les choses se présentent simplement : « Pour nous, en labo, l'ESC nous permet de découvrir, d'évoluer. Elle nous fait sortir, voir des spectacles. Je suis sûre qu'elle m'a permis aussi de m'orienter, dans ma poursuite d'études, sur quelque chose qui tienne à la fois de la science et de l'animation. Je voudrais faire un BTS Protection de la nature. » (Coralie GAUDREAU – Laurene MENU – Sandrine CHAUVIÈRE)

Laurene MENU associe l'éducation socioculturelle et l'internat : « Même si je n'habite pas très loin d'ici, j'ai choisi d'être pensionnaire. L'internat nous permet de faire des sorties avec notre prof d'ESC. Le mercredi soir on ne reste jamais à rien faire, on va au théâtre, au cinéma... »

Coralie GAUDREAU voit bien la liaison entre l'éducation socioculturelle et son avenir professionnel : « En fait, en ESC, on lance des projets, on les monte, on les réalise avec l'aide de Mme ROUX. Monter des projets ça fait vraiment partie de notre formation à l'animation, donc ça nous aide à évoluer pour notre futur métier. »

Pour le professeur d'économie générale **Tony DEMEURANT**, la transversalité et la pluridisciplinarité sont fondamentales pour ce qui concerne les projets au service de l'élève : « Ce sont les profs de socio qui ont la vision la plus globale pour la pédagogie du projet et tout ce qui va avec. Ce sont des îetes chercheuses pour les thèmes comme pour les subventions. Ils assurent également le lien entre les matières, entre les disciplines, entre les savoirs et les savoir faire. Quand on veut faire un projet transversal, c'est important qu'ils soient là. »

Sylvie ZOBDA, professeur d'histoire et de géographie : « L'ESC c'est très important autant dans les savoirs que dans les savoir faire. Ils peuvent aborder les mêmes choses que nous mais souvent sous un angle différent. Pour eux, la communication c'est vraiment très important. Les profs d'ESC donne la dynamique en fait, de l'enseignement et du lycée d'une façon générale. »

Propos recueillis par Didier ROUSSELLE

L'éducation socioculturelle sous la palme, au Lycée Agricampus Hyères.



Curieusement, c'est un chemin vicinal qui conduit au Lycée agricole et horticole d'Hyères, installé sur le vaste domaine de l'ancienne « École pratique d'horticulture » (ouverte en 1902). Une fois le porche passé, dans la cour d'honneur, vous resterez certainement bouche bée en découvrant l'allée bordée d'immenses palmiers dattiers. Ici, l'histoire, le patrimoine agricole et la douceur

de vivre sollicitent votre attention à chaque pas. Quatre professeurs d'éducation socioculturelle travaillent quelque part, sur ces 20 hectares en plein soleil. Catherine MORTREUX, Isabelle SANCHEZ, Charley ILLOUZ et Daniel MESINI ne sont pas encore localisés ? Tant mieux, le visiteur va pouvoir se perdre avec délices.

Catherine, Isabelle, Daniel, Charley et les autres...

Un joueur de diabolo s'entraîne sur la pelouse, au détour d'un des nombreux jardins d'application du lycée. Il nous rappelle que les arts du cirque peuvent figurer dans l'éventail de l'ESC... À quelques pas, sur les marches du tout premier et imposant internat de l'établissement, des peintures au format carré sèchent au soleil. Dans un murmure, une douzaine de jeunes filles - et un jeune homme - viennent reprendre leur bien. Ils sortent du cours de Catherine MORTREUX : « Les arts plastiques, c'est une de mes « dominantes ». Mais nous

avons monté une option théâtre avec une collègue d'EPS, qui pratique également le cirque.



(Catherine Mortreux - photo Didier Rousselle)

Nous faisons une demi-classe cirque et une demi-classe théâtre. Une séance sur deux, les élèves apprennent aussi à animer un atelier cirque ou théâtre, dans l'idée de transmettre un savoir faire et de mener un groupe en pleine activité. Et la deuxième année, on monte un spectacle... Pour les arts scéniques, nous ne sommes pas les seules. Daniel MESINI est metteur en scène. Isabelle SANCHEZ fait du théâtre avec les premières années et Charley ILLOUZ, lui, travaille beaucoup la musique... » On touche, pour s'assurer que le vernis ne colle plus. On s'extasie, on se taquine, devant la création toute fraîche. Les carrés peints seront assemblés en spirale. « L'idée, c'est de faire une fresque qui s'inspire à la fois de l'identité du lycée horticole et agricole et du patrimoine local. Les petits carrés viennent de l'idée de la mosaïque, en pensant à MALÉVITCH, une exposition en éclatement... » dit Catherine, qui s'engage dans une énumération gourmande : « On a la châtaigne de Collobrières, on a la lavande, les abeilles... Tout ça sera installé en collaboration avec des élèves d'AE2 (aménagement de l'espace deuxième année) qui ont créé et aménagé un jardin d'agrément « la place rouge » et avec leur prof d'aménagement Paul DULIN, bien sûr. » Le proviseur du lycée, Pierre VERCROYSSSE tenait beaucoup à l'implication de la majeure partie des élèves.

Des élèves, des bijoux et du temps...



Amandine LAVARDE (en 2e année de BEP Services aux personnes) ne cache pas son enthousiasme : « J'ai beaucoup appris sur les couleurs, déjà. Aux cours de Mme MORTREUX, j'ai vachement évolué sur le dessin, sur la peinture... Et puis, ça fait vraiment plaisir de laisser une trace de notre passage dans le lycée ; et puis, voilà, on améliore notre cadre de vie et on embellit le lycée. »

Catherine MORTREUX se félicite de la participation de « ses filles » : « N'est-ce pas, Marjorie ? Elles ont imaginé une pièce de théâtre en partant d'improvisations et elles ont écrit les dialogues. Et le spectacle de fin d'année valorise le travail. »

C'est l'interclasse, deux jeunes hommes manipulent des photographies, dans une salle toute proche, en compagnie d'Isabelle SANCHEZ... Les premières photos traitent d'une réalisation visitable : « Le jardin des sens ». Simon MAYNADIER le confesse : « Je suis en Bac pro « Production florale et légumière ». Comme il y avait une activité photo et une activité jardin, je me suis dit qu'on pouvait les rapprocher. Je suis un peu à l'origine du projet. Avec des collègues, on a décidé de faire un Jardin des Sens : Odorat, vue, toucher, ouïe, essentiellement... » L'autre jeune homme, un grand gaillard Polynésien, Moetini MOUTAME, ne se fait pas prier pour parler d'un autre projet ambitieux : Des bijoux, des objets en bronze, réalisés avec Isabelle SANCHEZ : « On a récupéré des végétaux, des micro fragments pris dans la

nature, assemblés pour obtenir la forme voulue et remis en scène dans la nature pour être photographiés en macro. Ces ensembles, on les a ensuite moulés dans la cire... Là, je finis ma deuxième année de Bac Pro « Production florale et légumière » ; je continue encore deux ans en BTS à Hyères et après je retourne chez moi, pour m'installer comme producteur floral. » Isabelle SANCHEZ sourit. Elle est dans sa troisième année scolaire « au soleil d'Hyères après deux ans de froid à Villefranche-de-Rouergue. » comme elle se plaît à le souligner. Pour autant, la douceur du climat n'émousse pas son exigence professionnelle : « Il a fallu un an pour obtenir ce résultat. Parce qu'il n'y a pas que le moulage, il y a l'approche de la forme, il y a le dessin... Un travail de qualité ne se fait pas sans préparation méticuleuse. À moins qu'on nous demande de faire du simple gardiennage ? J'ai pris conscience, avec les années, que lorsqu'on ne nous donne ni le temps, ni les moyens d'amener les élèves un peu plus loin, c'est que l'on souhaite les garder, simplement, de telle heure à telle heure... Nous devons donc rester sur nos gardes pour éviter que l'on découpe, que l'on dissèque le temps qu'il faut pour mener à bien un projet. » Isabelle s'improvise guide et se dirige vers le « Jardin des sens ». Chemin faisant, elle dit son intérêt pour la coopération internationale, son attrait nouveau pour l'art thérapie... Les palmiers bougent à peine. Un jardinier ausculte délicatement un massif de fleurs. Il va quand même bien falloir partir.



**Isabelle,
professeur de savoir-vivre
& d'éducation socioculturelle.**

Mieux vaut ne pas attendre Isabelle sur le terrain des conventions, il est fort probable qu'elle n'y viendrait pas. En revanche, elle sait très bien venir à notre rencontre, de son propre chef, avec une infinie douceur. Le regard clair d'Isabelle semble constamment ébloui de nouveauté et de révélations. Isabelle SANCHEZ est professeur d'éducation socioculturelle au Lycée Agricole et Horticole d'Hyères, mais il est évident qu'elle y enseigne d'abord le savoir-vivre (option : épanouissement personnel). Pour Isabelle, l'Andalouse, la découverte de l'autre est un besoin impérieux : « Moi ce qui m'a vraiment botté dans ce métier, c'est le côté « savoir-vivre »... C'est cette envie de partager une manière d'être avec des gens, tout en faisant passer la passion pour une discipline artistique, tout en éduquant les jeunes à un nouveau regard sur les choses et les gens. Dans ce souci du « savoir être », j'insiste beaucoup sur la citoyenneté, le respect de l'autre... Ce sont des mots, je sais, mais l'important c'est, comment les appliquer ? Comment créer des situations pour que l'élève soit vraiment acteur de ça ? »

Nous engageons la conversation dans l'ambiance bon enfant d'un petit marché de bord de mer, quartier de l'Aiguade, à Hyères-les-Palmiers. Isabelle sait la magie

des lieux, elle qui a préparé une maîtrise en Histoire de l'Art, au musée national d'anthropologie de Mexico City. « Quand je serai grande, je serai actrice et chanteuse ! », promettait, dès l'âge de dix ans, la fille cadette d'une famille de réfugiés espagnols : « Ils sont arrivés en France dans les années 40. Mes sœurs sont nées en Espagne et, dans la famille, on a toujours parlé espagnol. Pendant des années et des années, j'ai entendu, on va repartir, on va repartir... J'ai vécu à Pertuis dans le Vaucluse, mais dans une ambiance espagnole, avec plein d'espagnols à la maison... J'espère pouvoir parler au moins deux langues, avec mes enfants... »

Obtenu en 1991, le bac littéraire A3 (langues et option artistique) lui paraît bien lointain ; comme les études en « médiation culturelle », à l'université d'Aix-en-Provence. Étudiante, la jeune femme ne pouvait se satisfaire des seules approches théoriques. Elle pratiquera le théâtre et la danse, avec une égale assiduité. Si, aujourd'hui, l'art dramatique demeure sa « dominante », en tant que professeur d'ESC, c'est le chant, le jazz, l'art thérapie et l'étude des langues, comme le tibétain, qui embrasent désormais Isabelle jusqu'aux derniers arpens de sa vie personnelle.

Isabelle SANCHEZ a connu sa première expérience professionnelle à Marseille : « Après 1997, j'ai tenté de faire de la médiation culturelle dans un quartier que j'adore, le Panier. Je travaillais sur la poésie contemporaine avec mission de tisser des liens entre le public qui écoute du rap, mais qui n'entre pas dans le Centre International de Poésie Marseille (CIPM), les artistes de rue et les artistes reconnus par les institutions... J'ai pris la claque de ma vie... » Isabelle, l'impatiente, décide donc de renoncer à « faire le tampon » entre des artistes, des institutions et des publics qui ne tiennent pas vraiment à se rencontrer. Elle découvre alors le métier de l'éducation socioculturelle et y voit la possibilité de poursuivre son travail de médiatrice, dans un cadre apte à légitimer

un peu mieux son propos éducateur. Isabelle s'engage alors en ESC avec l'enthousiasme dont elle est capable : « Je me régale à travailler avec des collègues de disciplines différentes. Les élèves sont en face de plusieurs personnalités qui vont leur faire porter des outils différents... Par exemple, l'option EATC (Ecologie, Agronomie, Territoires, Citoyenneté), c'est génial ; ça permet à plein de gens de travailler ensemble et avec 4 heures par semaine, tu fais vraiment du bon boulot. Moi c'est comme ça que je vois l'enseignement agricole, sans saucissonnage, avec une transversalité de disciplines vraiment exploitable. ». À trente trois ans, Isabelle tient aussi le rôle de sa vie et elle entend bien le savourer : « Le bébé m'apprend déjà à prendre le temps. J'étais un peu « zébulon », un peu dans tous les sens et là maintenant, ça me pose... Le corps est un bon enseignant, quoi. » Sur fond de jazz, de théâtre et d'orangers, le temps qui file à l'Aiguade comme au lycée, apportera encore longtemps à Isabelle, son content de désirs et de curiosité.

Texte et photo : Didier ROUSSELLE